

## Azur

*Par Olivier*

Ouf, il est encore là ! Courir avant que les portes ne se ferment ! C'est bon, j'y suis. Je m'éroule transpirant sur le siège avant de remarquer la personne assise côté fenêtre qui me jette un coup d'œil furtif. C'est son accoutrement qui attire d'abord mon attention : une sorte de déguisement exubérant dans le style Manga japonais. Elle doit probablement se rendre à une fête. Je profite que son visage soit tourné négligemment vers la vitre du train pour détailler son excentrique tenue : tunique azur, jupette et escarpins assortis, de longues chaussettes blanches, cuisses nues. Elle est coiffée d'une épaisse perruque blonde d'où dépassent de ridicules oreilles factices. Plusieurs colliers en plastique couvrent son profond décolleté avec de lourds pendentifs de pacotille. Son visage, soigneusement maquillé, est très pâle, mais soudain je remarque avec surprise son regard posé fixement sur moi dans le reflet de la vitre. Je le fuis le temps d'une seconde, puis irrésistiblement, et très doucement, j'y reviens, attiré par l'étrangeté de son attitude. Elle me regarde toujours. Je me sens gêné pour elle, mais en même temps il m'est devenu impossible de détourner le regard. Le bleu délavé de ses grands yeux aux contours noircis me captive. Je m'enfonce lentement dans leur infinie profondeur, sans pouvoir en saisir la moindre expression. Le train s'arrête. Je dois descendre. Je ne le peux pas. Mais si. Il le faut. Je me lève. Je fais un pas. Mais ma main gauche ressent un effleurement, puis de petits doigts frêles qui la saisissent. C'est elle. Nos regards se croisent à nouveau et un bruit assourdissant éclate, comme si un avion de chasse avait franchi le mur du son juste au-dessus de notre wagon. Puis le silence. Total. Immense. Absolu. J'ose un regard autour de moi. Tout semble figé. Passagers inertes. Pétrifiés dans l'instant de la déflagration. Au dehors, un pigeon, stoppé net en plein vol, suspendu dans l'air, immobile, temps arrêté. Seule cette fille semble encore animée. Elle me regarde toujours et un splendide sourire se dessine progressivement, illuminant tout son visage. Le rouge de ses pommettes me semble alors plus réel qu'avant. Ce que j'avais cru être une perruque se révèle être une véritable toison. Ses oreilles bougent ! Sa bouche entrouverte, laissant apparaître ses dents se rapproche de mon visage. Elle se hisse sur la pointe de ses escarpins et nos lèvres se touchent. Alors un tourbillon d'effluves animales mêlées à un parfum de vanille m'envahit. Sa petite langue mouillée se glisse dans ma bouche provoquant une excitation comme jamais je n'en ai connue. Ses bras m'enlacent, compressant sa poitrine contre la mienne avec une immense tendresse. Je sens la douce griffure des ses ongles dans mon dos alors que ses baisers me pénètrent divinement. Puis, très lentement, elle se retire et détache l'un des pendentifs suspendus à son cou. Il ressemble à un saphire. Énorme. Serti dans un support doré. Elle le place dans ma main qu'elle referme, puis me sourit. Mais ses grands yeux semblent inquiets. Ils scrutent autour d'elle et soudain notre wagon est brusquement secoué. Les passagers s'animent à nouveau. Le pigeon a disparu. Ses yeux me disent que je dois y aller. Vite. Une seconde secousse, plus forte que la première, ébranle à nouveau le wagon. Son regard me supplie maintenant de partir. Sans réfléchir, je tourne les talons et file vers la sortie. Et lorsque j'arrive sur le marchepied, une troisième et encore plus violente secousse me projette sur le quai.

J'ouvre les yeux. Je suis à terre. Des gens circulent autour de moi. Une dame se penche vers moi. "Ca va ? Vous avez besoin d'aide ?". Je me relève, un peu sonné. Je la remercie et constate que mon train redémarre. Tandis que les wagons défilent devant moi, j'aperçois la fille au costume azur qui m'observe impassible derrière la vitre, avant de disparaître, emportée par le train.

Pendant toute la journée, je n'ai cessé de penser à elle et de retourner cette histoire dans tous les sens. Le soir, j'en suis arrivé à la conclusion que j'ai sûrement rêvé après m'être assoupi dans ce train, puis, mal réveillé, j'aurais raté la marche en descendant. A l'heure du coucher, je suis enfin apaisé, mais peut-être aussi un peu déçu. C'est alors qu'en me déshabillant, je trouve au fond de ma poche de pantalon un saphire, énorme, serti d'or massif.